

# SUR LA GRAND-ROUTE

de

Anton TCHEKHOV

Mise en scène : Klaus Michael GRUBER

Décors : Gilles AILLAUD

Costumes : Dagmar NIEFIND

Rendu méfiant par l'échec d'"Ivanov", Tchekhov s'abstient, pendant sept ans, d'écrire pour le théâtre des œuvres de longue haleine. Il s'en tient aux comédies ou farces en un acte, chefs-d'œuvre d'humour et d'observation. De cette époque datent (1888-1895) "L'Ours", "Une demande en mariage", "Tatiana Repina", "Tragédien malgré lui", "Une Noce", "Un Jubilé" et la première version des "Méfaits du Tabac" dont le texte définitif ne sera publié qu'en 1902. "Sur la Grand-Route" et "Le Chant du Cygne" appartiennent à une époque antérieure. L'une est de 1885, l'autre de 1886. Toutes deux sont désignées comme des "études dramatiques en un acte". "Sur la Grand-Route" est un remaniement de sa nouvelle "En Automne". Elle a été interdite à la scène pendant toute la vie de Tchekhov et n'a paru imprimée qu'après la mort de l'auteur, la censure ayant jugé cette pièce "sombre et sordide".

Mission Espagnole - St Denis  
du jeudi 18 au lundi 22 octobre à 20h30 et dimanche 21 octobre  
à 16h.

HOSPICE DE NUIT A KREUZBERG

Sur la Grande Route : un exercice de style léger et dramatique, signé par un Tcheknov âgé de vingt-quatre ans. Sans doute Michael Grüber devait-il porter en lui depuis longtemps cette inquiétante vision de l'hospice de nuit. Sa mise en scène berlinoise - un exemple de "théâtre pauvre" - n'en apparaît pas moins inévitablement, aujourd'hui, comme une contre-représentation "protestante" aux Trois Soeurs, mis en scène par Stein, cette pièce au souffle si profond et qui dérangeait doucement le ciel.

L'espace scénique choisi avec intelligence, et bâti avec ingéniosité par Gilles Aillaud, constitue à lui-seul la moitié de la mise en scène de cette face cachée du monde. Un hideux bunker sans fenêtre, situé dans les plus répugnants bas-fonds de Kreuzberg, abrite la grande scène ronde. Ses murs à peine recouverts de peinture blanche sont percés par les meurtrières et par l'usure.

Les "véritables" hôtes de l'hospice sont des sortes de sacs en tissu dégradé beige et blanc, recroquevillés sur le sol, les chaises et les bancs : pèlerins, vagabonds, aveugles et demi-morts, prieurs et jureurs. Quand ils se soulèvent prudemment, c'est le plus souvent en direction du tenancier trônant derrière son bureau - le gardien de la vodka. Seul Borzov (Willem Menne), qui ne cesse de demander de l'alcool, a une sorte de destin. C'est l'un des plus hauts en couleurs parmi ces voleurs, ces domestiques et ces mendiants qui surgissent comme autant de lourdes flèches d'un monde extérieur plein d'éclairs et de tonnerre. Et il sait murmurer son histoire au compte-goutte, face à ceux qui l'assaillent de questions : c'était un grand monsieur, autrefois; un riche et honorable propriétaire, jusqu'à ce que sa belle femme, infidèle et avide d'argent, finisse par mettre cet homme désespéré dans la misère et par en faire un ivrogne invétéré. Aucune trace de triomphe méprisant dans son auditoire : au contraire, la compassion et la vodka submergent l'homme déchu; un Monsieur russe reste un Monsieur, quels que soient les tours que la vie a pu lui jouer.

L'hospice des épuisés, des bons et des méchants, de ceux qui prient, se plaignent ou maudissent, cet hospice-là ne connaît pas l'obscurité : la lumière reste toute la nuit, effrayante et superbe. Et dans cette clarté où les mouvements, même brutaux, où les discussions, mêmes violentes, semblent étouffés comme dans du coton, arrive, secrètement attendue, la beauté hautaine : robe blanche comme la neige, cheveux noirs comme l'ébène, mauvaise Blanche-Neige, reine de glace scintillant de mensonge (Libgart Schwarz). Alors, pour venger cet homme que l'on plaignait auparavant, l'un d'eux lève lentement, comme s'il dormait, sa hache...

Karena NIEHOFF

(Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni)